

## Études littéraires africaines

# Sortir de la névrose coloniale avec Khadi Hane, Koffi Kwahulé et des figures de *serial killers*

Abdoulaye Imorou



Numéro 52, 2021

De la Chinafrique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087063ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087063ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Imorou, A. (2021). Sortir de la névrose coloniale avec Khadi Hane, Koffi Kwahulé et des figures de *serial killers*. *Études littéraires africaines*, (52), 27–40. <https://doi.org/10.7202/1087063ar>

Résumé de l'article

*Demain, si Dieu le veut* de Khadi Hane et *Nouvel an chinois* de Koffi Kwahulé mettent en scène la présence chinoise au Sénégal et en France. Cet article attire l'attention sur le fait que ces romans sont habités par des figures de *serial killers* qui ouvrent de nouvelles perspectives de lecture. En effet, ces figures suggèrent que ces textes ne se contentent pas d'inviter à penser les relations Afrique / Chine / France sur le mode des oppositions traditionnelles de type dominé / dominant et victime / bourreau : en mettant en scène des personnages de tueurs qui se présentent comme des victimes, les romans de Khadi Hane et de Koffi Kwahulé invitent au contraire au dépassement de cette logique binaire.

## **SORTIR DE LA NÉVROSE COLONIALE AVEC KHADI HANE, KOFFI KWAHULÉ ET DES FIGURES DE SERIAL KILLERS**

### **Résumé**

*Demain, si Dieu le veut* de Khadi Hane et *Nouvel an chinois* de Koffi Kwahulé mettent en scène la présence chinoise au Sénégal et en France. Cet article attire l'attention sur le fait que ces romans sont habités par des figures de *serial killers* qui ouvrent de nouvelles perspectives de lecture. En effet, ces figures suggèrent que ces textes ne se contentent pas d'inviter à penser les relations Afrique / Chine / France sur le mode des oppositions traditionnelles de type dominé / dominant et victime / bourreau : en mettant en scène des personnages de tueurs qui se présentent comme des victimes, les romans de Khadi Hane et de Koffi Kwahulé invitent au contraire au dépassement de cette logique binaire.

Mots-clés : France – Afrique – Chine – *serial killer* – névrose coloniale.

### **Abstract**

*Demain, si Dieu le veut (Tomorrow, God willing) by Khadi Hane and Nouvel an chinois (Chinese New Year) by Koffi Kwahulé address the Chinese presence in Senegal and in France. This article draws attention to the fact that the novels are characterized by the presence of serial killers who open up new reading perspectives. Indeed, these characters suggest that these two texts do not invite readers to think of the relations between Africa, China and France in terms of traditional oppositions, such as that between dominated or dominant or victim and his / her executioner. Instead, by featuring characters of killers who present themselves as victims, the novels of Khadi Hane and Koffi Kwahulé invite readers to go beyond this binary logic.*

*Keywords : Africa – China – France – serial killer – colonial neurosis.*

Il s'agit de libérer les œuvres de l'obligation d'être essentiellement appréciées à partir de ce qu'elles prendraient ou non plus ou moins parti en faveur ou à l'encontre d'un régime colonial qui, en s'éloignant de nous, ne devrait plus être notre seul horizon <sup>1</sup>.

Les romans *Demain, si Dieu le veut* de Khadi Hane <sup>2</sup> et *Nouvel an chinois* de Koffi Kwahulé <sup>3</sup> ont pour point commun d'introduire un tiers, la Chine, dans la relation franco-africaine. Tous deux mettent également en scène des figures de *serial killers* : mon hypothèse est que cette galerie de criminels joue un rôle fondamental dans la représentation du rapport entre Chinois, Français et Africains. Elle permet en effet de battre en brèche la vision manichéenne des bourreaux et des victimes que cultive ce qu'on pourrait appeler, avec Dany Laferrière, « la névrose coloniale » <sup>4</sup>. De fait, le rôle de plus en plus visible de la Chine en Afrique devrait induire un renouvellement du discours sur la présence africaine dans le monde. Pourtant, ce n'est pas tout à fait le cas et la réflexion sur l'Afrique et la Chine prend souvent les apparences d'une variation autour du discours sur l'Afrique et l'Occident. Il me semble que cela s'explique, pour partie, par la manière dont le discours sur l'Afrique est informé par une névrose née de l'expérience coloniale <sup>5</sup>, qui conduit à voir le monde en noir et blanc. Comme on le verra cependant, la mise en parallèle des deux romans et le traitement qu'ils réservent à la figure du tueur en série est susceptible de laisser entrevoir quelques nuances de gris.

## Paradigme du joug et discours victimaire

Appliqué à l'Afrique, le « paradigme du joug » <sup>6</sup> fait référence à une pratique discursive qui consiste à attribuer la responsabilité de l'état du

<sup>1</sup> HALEN (Pierre), « Retour sur le "roman nègre" : à propos de la réédition d'un diptyque de Jean Sermaye », *Cahiers d'études africaines*, vol. 4, n°212, 2013, p. 853-866 ; p. 855.

<sup>2</sup> HANE (Khadi), *Demain, si Dieu le veut : roman*. Paris : Joëlle Losfeld, 2015, 158 p. Je ferai ici référence aux numéros d'emplacement de la version Kindle.

<sup>3</sup> KWAHULÉ (Koffi), *Nouvel an chinois : roman*. Paris : Zulma, 2015, 233 p.

<sup>4</sup> JUOMPAN-YAKAM (Clarisse), « Dany Laferrière : "L'écriture donne aux Haïtiens l'impression de n'avoir pas perdu la face" », *Jeune Afrique*, 15 mars 2016 ; en ligne : <https://www.jeuneafrique.com/mag/309525/culture/dany-laferriere-lecriture-donne-aux-haitiens-limpression-de-navoir-perdu-face/> (mis à jour le 17-03-2016 ; c. le 10-06-2021).

<sup>5</sup> FANON (Frantz), *Peau noire, masques blancs* [1952]. Paris : Éditions du Seuil, coll. Points. Civilisation, 1971, 191 p.

<sup>6</sup> BAYART (Jean-François), *L'État en Afrique : la politique du ventre*. Paris : Fayard, coll. L'Espace du politique, n°29, 1989, 439 p. ; p. 24.

continent à des forces contre lesquelles les populations seraient impuissantes : il s'agit ainsi du « joug que les pays occidentaux font peser sur les pays africains, [...] que les despotes autochtones infligent à leurs peuples, [...] qu'une nature inclémente et une tradition obtuse imposent à un continent en perdition »<sup>7</sup>. Dans bien des cas, ce paradigme informe le discours sur les relations de l'Afrique avec la Chine. Depuis le premier Forum sur la coopération sino-africaine (FCSA ou FOCAC), qui s'est tenu du 10 au 12 octobre 2000 à Beijing, nombreux sont les essais<sup>8</sup>, reportages<sup>9</sup>, émissions radiophoniques<sup>10</sup>, romans<sup>11</sup>, etc., consacrés à cette nouvelle donne économique-politique. Force est de constater que ces productions adoptent essentiellement deux logiques contradictoires qui consistent à inscrire la Chine soit dans la figure du nouveau colon<sup>12</sup>, soit dans celle du messie<sup>13</sup>. Elles donnent lieu, de ce fait, à un discours victimaire.

D'une manière générale, ce type de discours est impropre à une véritable réflexion. Comme l'explique Guy Sorman à propos du Japon, une telle posture dispense en effet de l'autocritique : « Les Japonais n'examinent jamais leur passé, n'ont jamais envisagé d'autocritique et les plus jeunes s'avèrent les plus ignorants, les mieux disposés à se poser en victimes »<sup>14</sup>. Le paradigme victimaire s'appuie en effet sur des énoncés qui attestent l'innocence naturelle de la victime et le caractère viscéralement monstrueux du bourreau. Ces énoncés, à leur tour, dictent au moins deux attitudes. L'une consiste à accorder une sorte de blanc-seing à la victime et

<sup>7</sup> BAYART (J.-F.), *L'État en Afrique...*, op. cit., p. 24.

<sup>8</sup> Voir entre autres : GAYE (Adama), *Chine-Afrique : le dragon et l'autruche. Essai d'analyse de l'évolution contrastée des relations sino-africaines : sainte ou impie alliance du XXI<sup>e</sup> siècle ?* Paris : L'Harmattan, coll. Études africaines, 2006, 294 p. ; N'DIAYE (Tidiane), *Le Jaune et le Noir : enquête historique*. Paris : Gallimard, coll. Continents noirs, 2013, 180 p.

<sup>9</sup> Voir par exemple : BENTURA (Stéphane), réal., « Français contre Chinois. Main basse sur l'Afrique », [magazine] *Enquête exclusive*, M6, 15 novembre 2010, émission présentée par Bernard de La Villardière, 54 mn ; <https://www.youtube.com/watch?v=eL8WxboFUq4> (mis en ligne le 22-06-2019 ; c. le 19-04-2018).

<sup>10</sup> MUSAMPA (Christian), « Un dimanche avec le Pr. Jean Paul Pougala », [émission] *Sans détour*, Cameroonvoice, 23 septembre 2012. Mise en ligne sur Youtube sous le titre : « L'Afrique entre l'espoir chinois et le néocolonialisme français » : <https://www.youtube.com/watch?v=b2UEr9NIhek> (c. le 19-04-2018 ; cette vidéo n'est malheureusement plus disponible sur ce site).

<sup>11</sup> Voir notamment : MADAYA (Hervé), *La Morsure des louves*. Yaoundé : Afrédit, 2012, 263 p. ; BOFANE (In Koli Jean), *Congo Inc. Le Testament de Bismarck : roman*. Arles : Actes Sud, 2014, 293 p.

<sup>12</sup> Voir : N'DIAYE (T.), *Le Jaune et le Noir...*, op. cit.

<sup>13</sup> Le titre « L'Afrique entre l'espoir chinois et le néocolonialisme français » est, sur ce point, éloquent.

<sup>14</sup> SORMAN (Guy), « L'Histoire en proie au discours victimaire », *Contrepoints*, 4 juin 2016 ; en ligne : <https://www.contrepoints.org/2016/06/04/255454-lhistoire-proie-discours-victimaire> (c. le 19-04-2018).

l'autre à accepter l'idée que tout est permis vis-à-vis du bourreau. Comme l'observe Maximilien Leprince-Helion, un des personnages de *Nouvel an chinois*, la victime se considère – et est considérée – comme incapable, par nature, de faire le mal :

La France est sortie de la guerre victorieuse, mais surtout, et à juste titre, avec l'image de victime du nazisme. Elle est innocente. Intrinsicquement innocente, par conséquent incapable de sombrer dans ces sortes de dérivés. C'est probablement la raison, comme disait Melsa, de notre inconséquence à jouer à touche-pipi avec l'extrême droite (p. 130).

Dès lors, tout acte de la victime se trouve dédouané, surtout s'il s'exerce à l'encontre du bourreau. Selon cette logique, la victime ne commet pas de crimes, elle défend tout au plus ses droits. À l'inverse, le bourreau n'a aucun droit et surtout pas celui de se réclamer du – ou de se voir conférer le – statut d'être humain. La critique va jusqu'à condamner toute tentative de penser ses actes criminels, comme en témoigne par exemple la croisade menée par Charlotte Lacoste contre les mises en fiction du bourreau <sup>15</sup>.

Dans le cas particulier de l'Afrique, paradigme du joug et discours victimaire se déploient dans un contexte lié à l'expérience coloniale et à la « névrose » qu'elle a générée. Une partie importante du discours sur l'Afrique part ainsi du principe que la décolonisation n'a pas vraiment eu lieu. Le rapport entre l'Occident et l'Afrique serait toujours régi par la croyance en une différence incommensurable entre les deux régions et par la certitude de la première d'être en droit d'asservir la seconde <sup>16</sup>. Cette manière de penser le continent uniquement à travers la colonie n'est pas sans conséquence, puisqu'elle piège l'Africain dans une parenthèse historique figée. De ce fait, elle l'empêche de vivre, donc de saisir les complexités du temps présent, et le maintient dans l'état névrotique que décrit Frantz Fanon :

Le nègre esclave de son infériorité, le Blanc esclave de sa supériorité, se comportent tous deux selon une ligne d'orientation névrotique. Aussi avons-nous été amené à envisager leur aliénation en référence aux descriptions psychanalytiques. Le nègre dans son comportement s'apparente à un type névrotique obsessionnel ou, si l'on préfère, il se place en pleine névrose situationnelle <sup>17</sup>.

Cette névrose se traduit, sur le plan du discours, par des postures manichéennes dont atteste l'usage qui est fait, aujourd'hui encore, du couple oppositionnel Blanc / Noir et de ses dérivés : colon / colonisé, dominant / dominé, bourreau / victime, monstre / innocent, etc. Il en découle une dis-

<sup>15</sup> LACOSTE (Charlotte), *Séductions du bourreau*. Paris : Presses universitaires de France, coll. Intervention philosophique, 2010, 479 p.

<sup>16</sup> COLLIGNON (Béatrice), « Note sur les fondements des *postcolonial studies* », *EchoGéo*, 2007, n°1 (*De l'Afrique colonisée aux Afriques contemporaines*) ; en ligne : <https://journals.openedition.org/echogeo/2089> (mis en ligne le 06-03-2008 ; c. le 06-07-2021).

<sup>17</sup> FANON (F.), *Peau noire, masques blancs*, op. cit., p. 48.

tribution mécanique et immuable des rôles, doublée d'une sorte d'injonction à choisir son camp. Cette dernière se matérialise dans une rhétorique du traître et du « collabo », mobilisée, par exemple, à l'occasion de la publication du *Sanglot de l'homme noir*<sup>18</sup>. On se rappelle comment il a été reproché à Alain Mabanckou de se réclamer de l'identité française et de chercher à dédouaner son pays d'accueil<sup>19</sup>. En outre, la névrose pousse à valider l'existence d'une pensée noire et d'une pensée blanche incompatibles et donc, d'un être-au-monde noir inconciliable avec l'être-au-monde blanc<sup>20</sup>.

En définitive, vu à travers le prisme de la névrose coloniale, le monde est soit blanc, soit noir. Les autres tons se trouvent alternativement niés ou décolorés. La première option – la négation – vise à préserver des logiques strictement binaires. À titre d'exemple, c'est dans cette optique qu'Olivier Pétré-Grenouilleau, auteur d'un essai sur l'esclavage<sup>21</sup>, a été l'objet d'une campagne visant à le discréditer en l'accusant de révisionnisme<sup>22</sup>. Il lui était entre autres reproché d'avoir insisté sur le rôle des Arabes, introduisant ainsi un tiers dans une histoire qui oppose traditionnellement le Noir et le Blanc. La seconde option – celle de la « décoloration » – consiste à redistribuer les acteurs tiers dans l'une ou l'autre catégorie préexistante. C'est ainsi que la Chine n'est pas vue comme un acteur autonome doté d'ambitions singulières et que sa rencontre avec le continent africain n'est pas présentée comme un phénomène original et spécifique, mais comme la répétition du même, notamment comme une reproduction de l'expérience coloniale occidentale. Le Chinois peut donc être considéré tantôt comme un autre colon, c'est-à-dire comme le double du Blanc, tantôt comme un autre dominé qui résiste, autrement dit, comme un double du Noir. Les deux romans commentés semblent illustrer

<sup>18</sup> MABANCKOU (Alain), *Le Sanglot de l'homme noir*. Paris : Fayard, 2011, 181 p.

<sup>19</sup> Voir, à titre d'exemple, *Raison pratique*, émission présentée par Juliette Smeralda (Zouk TV, juillet 2014) ; publiée le 3 juillet 2015 sur le site Youtube, sous le titre « La venue d'Alain Mabanckou à la Martinique » : <https://www.youtube.com/watch?v=-NBajoERMW> (c. le 19-04-2018).

<sup>20</sup> Cette croyance est analysée dans cette web-série documentaire : TUCKER (Angela), réal. et prod., *Black Folk Don't*, Black Public Media, saison 1 (2011), saison 2 (2012), saison 3 (2013), saison 4 (2016).

<sup>21</sup> PÉTRÉ-GRENOUILLEAU (Olivier), *Les Traités négrières : essai d'histoire globale*. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque des histoires, 2004, 468 p.

<sup>22</sup> Il a été attaqué au civil par le collectif DOM, qui lui reprochait d'avoir relativisé la nature de l'esclavage dans un entretien publié par le *Journal du dimanche* du 12 juin 2005. Le collectif a par la suite retiré sa plainte. Au sujet de son livre et des avis contrastés qu'il a suscités, on peut lire par exemple : TOBNER (Odile), « Une négrophobie académique ? Olivier Pétré-Grenouilleau, ou la banalisation de la Traite », site *lmsi* (les mots sont importants) : <https://lmsi.net/Une-negrophobie-academique> (mis en ligne le 04-12-2007 ; c. le 05-10-2021) ; N'DIAYE (Pap), « Les traités négrières : essai d'histoire globale », *Critique internationale*, vol. 28, n°3, 2005, p. 201-205.

significativement cette double assignation possible du Chinois – *alter ego* du colonisateur blanc au Sénégal chez Khadi Hane et de la minorité noire en France chez Koffi Kwahulé. La présence de figures de *serial killers* contribue cependant à ébranler cette structure manichéenne.

## Le péril jaune dans un monde en noir et blanc

La quatrième de couverture de *Demain, si Dieu le veut* donne à lire le résumé suivant :

C'est l'histoire d'un jeune Sénégalais emprisonné pendant des années dans une geôle de Dakar pour avoir tué en représailles l'assassin – un commerçant chinois – de son frère. L'histoire d'une vie brisée, faite de pénitence, celle d'un homme singulier, complexe, que l'amour fraternel et le contexte économique poussent au meurtre. Sa grande admiration pour son frère, la relation difficile à sa mère, l'homosexualité, l'envie de vengeance, le poids de la culpabilité et enfin l'amour sont autant d'éléments qui composent ce roman « politique » et audacieux.

Le moins que l'on puisse dire est que ce résumé oriente la lecture. Le meurtre du commerçant chinois Wong est en effet d'emblée présenté avec des circonstances atténuantes, tandis que le personnage emprisonné, Joseph Diouf, prend le visage d'une victime à la jeunesse brisée. La manière dont l'éditeur parle de la dimension « politique » du roman laisse penser que ce dernier vise, pour l'essentiel, à dénoncer les exactions que les Chinois commettent en Afrique. Certains éléments du texte semblent d'ailleurs aller dans ce sens. C'est par exemple le cas lorsque Joseph assimile les Chinois à des esclavagistes :

« Tu es un petit costaud, toi, dit-il. Tu t'appelles bien Joseph, ton frère nous parlait beaucoup de toi. Comment vas-tu ? » Ce à quoi je répondis en récupérant mon bras. « Et mes dents, eus-je envie de dire. As-tu validé mes dents aussi ? » Mais je préférerais lui demander son avis sur ma condition générale. « Suis-je en bonne santé à votre avis ? dis-je avec une arrogance calculée. Vous avez fini de contrôler la viande ? » (empl. 1350)

En définitive, Joseph prend davantage la figure de l'Africain exploité que celle de l'assassin et maints lecteurs iront dans ce sens. Ainsi, l'idée d'une deuxième colonisation est validée par les chroniqueurs de l'émission *Les lectures de Gangoueus*<sup>23</sup>. Ndeye Fatou Kane n'hésite pas à parler de « péril jaune »<sup>24</sup>, tandis que l'animateur, Réassi Ouabonzi, dit Lareus Gangoueus, assimile la présence chinoise en Afrique à un « danger » et à

<sup>23</sup> GANGOUEUS (Lareus), prés., « Invitée : Khadi Hane “Demain, si Dieu le veut” », *Les Lectures de Gangoueus* : Sud Plateau TV, 19 avril 2016 ; en ligne : <http://www.sudplateau-tv.fr/2016/04/19/khadi-hane-demain-si-dieu-le-veut/> (c. le 19-04-2018).

<sup>24</sup> GANGOUEUS (L.), prés., « Invitée : Khadi Hane “Demain, si Dieu le veut” », émission citée, 2'45.

des « agressions extérieures »<sup>25</sup>. De même, dans la note de lecture qu'elle consacre au roman sur le site *Exigence : littérature*<sup>26</sup>, Alice Granger Guitard parle de « nouveaux prédateurs » et d'« esclavage ». On notera cependant que l'auteure du roman précise de son côté qu'il ne s'agit pas, pour elle, de parler d'invasion<sup>27</sup> et appelle plutôt à tenir compte de la complexité de son récit.

Paru la même année, *Nouvel an chinois* de Koffi Kwahulé est centré sur Ézéchiél, un jeune métis ivoiro-français en rupture scolaire depuis qu'il a perdu son père. Du point de vue de la présence chinoise en France, l'intrigue tourne cependant autour de Guillaume-Alexandre Demontfaucon, un légionnaire qui, à son retour à Saint-Ambroise, est frappé par la manière dont ce quartier parisien est devenu chinois. Pendant l'année qui suit, le personnage mène une campagne anti-chinoise qui prend d'abord la forme de discours publics. Ézéchiél est l'un des rares à le condamner, allant jusqu'à former le projet de le tuer pour l'empêcher de joindre l'acte à la parole. Et de fait, Demontfaucon cause plusieurs morts en tirant sur le défilé le jour du nouvel an chinois. Il justifie son geste en se présentant – et le quartier avec lui – comme la victime d'une « invasion » chinoise.

## Des figures de *serial killers*

On l'aura compris en apprenant la mort de Wong et celles des malheureux participants au défilé du quartier Saint-Ambroise : *Nouvel an chinois* et *Demain, si Dieu le veut* ne se contentent pas de mettre en scène la présence chinoise en France et au Sénégal, ils mobilisent également des figures de tueurs en série<sup>28</sup>.

À première vue, Guillaume-Alexandre Demontfaucon s'apparente davantage à un tueur de masse qu'à un *serial killer*. En effet, son objectif est de tuer le plus de Chinois possible en même temps. De plus, ses motivations sont politiques puisqu'il s'agit pour lui de donner l'exemple dans la

<sup>25</sup> GANGOUÉUS (L.), prés., « Invitée : Khadi Hane “Demain, si Dieu le veut” », émission citée, 27'55 et 40'30.

<sup>26</sup> GRANGER GUITARD (Alice), « Demain, si Dieu le veut, Khadi Hane », *Exigence : littérature*, 11 novembre 2015 ; en ligne : <http://www.e-litterature.net/publier3/spip.php?article794> (c. le 19-04-2018).

<sup>27</sup> GANGOUÉUS (L.), prés., « Invitée : Khadi Hane “Demain, si Dieu le veut” », émission citée, 43'50.

<sup>28</sup> Pour d'autres exemples en littératures africaine et antillaise, on peut lire : MABANCKOU (Alain), *African Psycho : roman*. Paris : Le Serpent à plumes, 2003, 190 p. ; KHADRA (Yasmina), *Le Dingue au bistouri*. Paris : Flammarion, 1999, 192 p. ; CHAMOISEAU (Patrick), *Hypérion victime* : *Martiniquais épouvantable : roman*. Paris : Éditions La Branche, coll. Vendredi 13, 2013, 316 p ; KOULIBALY (Mamady), *Le Tueur en série de la cité perdue : roman policier*. Paris : L'Harmattan, coll. Harmattan Guinée, 2018, 85 p.



croisade contre l'invasion chinoise qu'il appelle de ses vœux. On pourrait cependant le rapprocher du profil du tueur en série pseudo-justicier (*mission-oriented serial killer*), selon les catégories définies par Ronald Holmes et Stephen Holmes<sup>29</sup>. Ses pulsions racistes semblent par ailleurs justifiées par sa propre histoire familiale. Lui-même issu d'une certaine forme de métissage européen, le personnage est né d'une mère tchèque arrivée enceinte à Saint-Ambroise, où elle rencontre et épouse Gaston Demontfaucon. Si ce dernier élève l'enfant comme son propre fils, le quartier ne verra jamais dans la mère qu'une étrangère – on l'appelle « La Polonaise » (p. 52) – croqueuse de diamants et incapable d'avoir d'autres enfants, de vrais Demontfaucon. Le jeune homme refuse de reprendre la boucherie familiale, brisant ainsi une tradition. Les parents ne cachent pas leur déception, ce qui occasionne de violentes disputes. On les retrouve, un matin, assassinés. Le quartier accuse alors Guillaume-Alexandre sans que la justice trouve à le condamner. Il disparaît quelques années et rejoint, semble-t-il, la Légion étrangère avant de revenir à Saint-Ambroise. Tout autorise donc le lecteur à supposer que le massacre du nouvel an n'est pas son premier crime.

Demontfaucon n'est cependant pas le seul tueur à hanter les pages de *Nouvel an chinois*. Le fait qu'Ézéchiel condamne sa croisade ne doit pas tromper : de nombreux indices suggèrent que le jeune homme a lui-même un profil de tueur en série visionnaire. Lorsqu'il apparaît pour la première fois dans le roman, Ézéchiel est en effet en pleine hallucination ; il rêve qu'il habite une maison près d'un champ de maïs, alors qu'il vit en réalité dans un appartement à Saint-Ambroise. L'hallucination se double d'un fantasme incestueux, puisqu'il imagine une scène d'amour, dans la cuisine, avec sa mère. Le lecteur apprendra plus loin que les journées de ce personnage sont rythmées par des séances de masturbation, alternativement inspirées par la figure maternelle et par la belle dentiste Melsa. Ces penchants sexuels, présentés comme déviants, semblent liés au fait qu'enfant, Ézéchiel a surpris ses parents dans la cuisine (p. 231). Au-delà de cet épisode, le garçon a connu une enfance particulière : le lecteur découvre ainsi qu'il a été allaité jusqu'à l'âge de cinq ans, ce qui aurait nourri ses fantasmes incestueux, et qu'il lui arrivait d'égorger des chatons devant sa mère, par défi. Koffi Kwahulé mobilise ici un certain nombre d'éléments liés à l'imaginaire contemporain du *serial killer*. Largement

---

<sup>29</sup> HOLMES (Ronald), HOLMES (Stephen), *Serial Murder*. Newbury Park : Sage Publications, 2009, 288 p. Les auteurs classent les tueurs en série en quatre groupes : le tueur en série pseudo-justicier obéit à une idéologie et entend débarrasser le monde d'une catégorie de personnes qu'il juge nuisible ; le tueur visionnaire (*visionary serial killer*) ne distingue pas la réalité de ses hallucinations et obéit à des ordres issus de ces dernières ; l'hédoniste (*hedonistic serial killer*), quant à lui, éprouve du plaisir à tuer, satisfait une pulsion sexuelle ou vise un confort financier ; le meurtrier par soif de contrôle et de pouvoir (*power and control killer*) cherche à dominer ses victimes.

informé par la culture populaire<sup>30</sup>, cet imaginaire associe la figure du *serial killer* à une enfance perturbée. À cet égard, Koffi Kwahulé explique, lors de son passage dans *Les Lectures de Gangoueus*, pourquoi Ézéchiél éprouve un désir incestueux :

Je voulais construire la genèse d'un tueur en série, d'un *serial killer*. Et dès le début... Il y a, dans tout parcours, je dirais un acte inaugural et, chez Ézéchiél, l'acte inaugural commence par ce désir de la mère. Dès l'instant qu'on pose cet acte, tout le reste devient possible<sup>31</sup>.

Dans le même ordre d'idées, la mention des chatons égorgés répond à la croyance selon laquelle les criminels déviants maltraitent d'abord des animaux avant de s'en prendre aux hommes, croyance à laquelle nombre de séries américaines recourent pour suggérer que tel personnage est un potentiel *serial killer*. C'est le cas, par exemple, du premier épisode de la série à grand succès *Dexter*, dans lequel le personnage éponyme tue les animaux de ses voisins<sup>32</sup>.

Il faut cependant attendre la fin de *Nouvel an chinois* pour qu'écluse véritablement l'identité de tueur en série d'Ézéchiél. En effet, l'intrigue se déroule sans que le personnage passe jamais à l'acte. Il reste plutôt à la recherche de son *modus operandi* : s'il n'obéit pas aux premières hallucinations qui l'invitent à tuer, c'est parce qu'il ne sait pas comment s'y prendre et encore moins comment tromper la police. Il y pense pourtant lors de l'épisode au cours duquel il imagine enlever Stan, un cochon de compagnie appartenant aux amis du couple formé par Maximilien Leprince-Hélien et la belle Melsa, et lui « explos[er] la gueule d'un coup de marteau » (p. 128). Il y pense également lorsqu'il rend visite à Demontfaucou, un couteau dans la poche, puis se ravise faute de pouvoir trouver un alibi convaincant. Il y pense encore lorsque, dans les dernières pages, il se rend chez Maximilien, comme pour une visite de courtoisie, et lui brise la nuque (p. 233). Il croit alors rendre service à Melsa dont il est amoureux : en effet, Maximilien, de santé fragile, n'était plus autonome ; ainsi, Melsa n'aura plus à s'occuper de lui. Avec ce premier meurtre, *Nouvel an chinois* prend les apparences de ce qu'on appelle, dans la culture populaire, une *origin story*, c'est-à-dire une « genèse », pour reprendre le terme de Koffi Kwahulé.

<sup>30</sup> DANESI (Marcel), *The « Dexter Syndrome » : The Serial Killer in Popular Culture*. New York : Peter Lang, coll. Criminal Humanities & Forensic Semiotics, 2016, IX-128 p. ; p. VII. Marcel Danesi note qu'il est devenu difficile de distinguer entre les caractéristiques réelles du *serial killer* et celles que véhicule la culture populaire.

<sup>31</sup> GANGOUEUS (L.), prés., « Invité : Koffi Kwahulé "Nouvel an chinois" », *Les Lectures de Gangoueus*, Sud plateau TV, 19 avril 2016, 6'10 ; en ligne : <http://www.sudplateau-tv.fr/2016/04/19/koffi-kwahule-nouvel-an-chinois/> (c. le 19-04-2018).

<sup>32</sup> MANOS (James Jr.), réal., *Dexter*. USA : Showtime, 8 saisons à ce jour.

Comparée à celle d’Ézéchiél, l’enfance de Joseph est tout à fait banale. Rien chez lui ne laisse présager un profil de tueur en série, jusqu’au moment où il tue Wong :

Puis j’avais attrapé les oreilles de l’homme, j’avais serré ses lobes. Peut-être avais-je poursuivi un dernier signe de vie que je n’aurais pas hésité à lui ôter. Tout de suite, mon corps s’était mis à vibrer. L’envie de pisser m’avait fait serrer les cuisses et sans que je m’y attende, une jouissance violente m’avait propulsé sur le bureau où j’avais dû m’adosser pour ne pas tomber (empl. 117-122).

Khadi Hane ne décrit pas une simple scène de meurtre. Tout comme Koffi Kwahulé, elle mobilise l’imaginaire associé à la figure du *serial killer*. Ainsi, le fait que Joseph tire du plaisir sexuel de l’acte de tuer renvoie à la catégorie du tueur « hédoniste ». De même, la manière dont il se comporte avec les oreilles de sa victime suggère un intérêt fétichiste<sup>33</sup>. Contrairement à Ézéchiél, Joseph va cependant chercher à contenir ses pulsions. La rencontre de Ching, un co-détenu dont il devient l’amant, l’aide à y résister. De son vrai nom Mamadou Sarr, ce Sénégalais doit son surnom à ses yeux bridés. On peut supposer que ce détail autorise Joseph à entretenir le souvenir de la mort de Wong et à nourrir ses fantasmes. Mais Ching lui permet surtout de satisfaire ses pulsions sans passer par le meurtre. Joseph peut ainsi faire passer pour un jeu amoureux son attrait fétichiste pour les oreilles : « Arrête cette connerie, chuchotait-il, quand dans la nuit mes doigts frôlaient le lobe de ses oreilles. C’est quoi ce truc ? » (empl. 60-61). Il n’en demeure pas moins travaillé par le désir de vivre à nouveau la jouissance éprouvée lorsqu’il a assassiné Wong. On le voit ainsi lutter pour ne pas se laisser aller à étrangler le directeur de la prison quand ce dernier le convoque pour lui annoncer sa libération (empl. 255). De même, s’il appréhende sa sortie, c’est bien parce qu’il a peur de ce qu’il pourrait faire, une fois remis en liberté. C’est la raison pour laquelle il opte, dans un premier temps, pour le suicide avant de se convaincre qu’il mérite peut-être une deuxième chance et qu’il pourrait rencontrer un autre Ching.

Les personnages principaux de *Nouvel an chinois* et de *Demain, si Dieu le veut* présentent donc tous les deux des profils de tueur en série, l’un cherchant son *modus operandi*, tandis que l’autre tente au contraire de trouver les moyens de résister à ses pulsions homicides. Cette donnée est de nature à orienter différemment les perspectives de lecture et invite à repenser la dialectique de la victime et du bourreau.

---

<sup>33</sup> Sur l’importance du fétichisme chez le tueur en série « hédoniste », on peut se référer, par exemple, au septième épisode de la première saison de la série *Mindhunter*. Cet épisode est basé sur la vie de Jerry Brudos, *serial killer* américain des années 1960 connu pour son fétichisme des chaussures à talons – voir : PENHALL (Joe), réal., *Mindhunter*. Los Angeles : Denver and Delilah Productions, saison 1, 2017.

## Quand la victime et le bourreau partagent les mêmes arguments

Dans *Nouvel An chinois*, Demontfaucon assimile la présence chinoise à une agression dirigée contre la France. Du point de vue de ce personnage, les Chinois ont le même effet qu'un rouleau compresseur. Il en veut pour preuve la manière dont les boutiques des Français, qu'il considère comme de véritables symboles culturels, sont rachetées les unes après les autres et transformées en commerces chinois. Ce rachat signifie la disparition d'un mode de vie, d'une identité : « Un village c'était, ce quartier. Des boulangeries, des papeteries, des cafés. Où en vois-tu désormais, Ézéchiel ? » (p. 63). En outre, les Chinois n'entendent pas seulement s'installer, ils veulent surtout éliminer les autochtones, selon une hypothèse qu'on pourrait rapprocher de la fameuse hantise du « grand remplacement » :

« Et partout, dans toutes les villes de France, dans tous les villages de France, dans tous les hameaux de France, je les ai vus chevaucher le Dragon au sourire terrible pour donner la chasse aux hommes et aux femmes et aux enfants de France comme à de vulgaires ragondins. Et partout affleurent les germes de la dernière apocalypse. Ce n'est pas nous qui l'avons déclarée, cette guerre. Ce sont eux qui, les premiers, ont allumé le feu et tiré l'épée...

Ils ont tiré l'épée !

Ils ont tiré l'épée !

Ils ont tiré l'épée !

Il est donc normal qu'ils périssent tous par le fer, et par le feu ! Et ils périront ! » (p. 57)

Pour Demontfaucon, la situation est donc telle que la France n'a d'autre choix que de se défendre. En tirant sur le défilé, il ne fait que donner le coup d'envoi de ce qu'il considère comme un indispensable mouvement de résistance nationale.

Dans *Demain, si Dieu le veut*, on se rappelle que Joseph, lorsqu'il se place en position de victime, assimile les Chinois aux figures du colon et de l'esclavagiste. Quoiqu'il ne les formule pas directement, il se montre sensible à un certain nombre d'arguments que mettent en avant des activistes sénégalais que fréquente son frère Patrick. Comme Demontfaucon, ces derniers accusent les Chinois de les déposséder en rachetant leurs échoppes, les condamnant ainsi à être sans ressources et sans avenir. Ainsi, lorsque leur mère est obligée de céder sa boutique, Patrick ne peut faire autrement que d'abandonner ses rêves pour travailler sur le chalutier de Wong (empl. 1382). Or, avec l'apparition de ces chalutiers, ce sont aussi des modes de vie qui disparaissent : comme l'indique Khadi Hane elle-même, les Sénégalais ne peuvent plus préparer le plat national selon la recette traditionnelle, puisque le poisson normalement utilisé, le *thioff*, n'est plus disponible<sup>34</sup>. Les activistes du groupe de Patrick en concluent

<sup>34</sup> GANGOUEUS (L.), prés., « Invitée : Khadi Hane "Demain, si Dieu le veut" », émission citée, 32'55.

qu'il est nécessaire de se défendre et de reprendre ce qui leur a été volé (empl. 880).

La proximité entre les argumentaires déployés dans le roman de Khadi Hane par le groupe de Patrick et dans le texte de Koffi Kawhulé par Demontfaucon est évidente. Il en résulte que légitimer non seulement les propos de Patrick, mais surtout le geste de Joseph en l'interprétant comme un rejet de la présence chinoise reviendrait, à bien des égards, à justifier les actes de Demontfaucon. La comparaison des deux romans révèle par conséquent que l'équation assimilant position de victime et innocence ne va pas de soi et que les catégories de bourreau et de victime sont plus complexes et poreuses qu'il semble au premier abord. De fait, on peut être à la fois victime et bourreau. La preuve en est que les Sénégalais de *Demain, si Dieu le veut*, victimes d'un rapport de force qui leur est défavorable, sont en même temps coupables de propos xénophobes et d'intentions funestes (empl. 754).

La mise en parallèle des deux romans met donc en évidence les limites d'un regard manichéen : ainsi l'Africain ne se résume-t-il pas à la figure de la « victime innocente », puisque celle du bourreau lui est tout aussi applicable. En introduisant un troisième terme, la Chine, ainsi que la figure du tueur en série dans l'équation postcoloniale, ces romans œuvrent à inscrire l'Afrique dans une humanité complexe et non binaire.

## Descendre en humanité <sup>35</sup>

Depuis l'avènement de la négritude, une partie importante du discours sur l'Afrique se propose de réhabiliter ce continent. Cette démarche passe par la promotion d'une imagerie de l'innocence qui prend au moins trois formes. L'une d'entre elles consiste à établir une équivalence entre le statut de victime et une nature fondamentalement innocente. Une autre passe par l'élaboration d'argumentaires déresponsabilisants : à titre d'exemple, l'esclavage interne au continent est présenté comme un système familial incomparable avec le caractère inique de la traite négrière <sup>36</sup> ; de même, on laissera entendre que les dictateurs africains ne sont jamais que des marionnettes de l'Occident <sup>37</sup>. Enfin, l'imagerie de l'innocence se construit autour du rejet systématique de tout ce qui relève – ou est supposé relever

<sup>35</sup> Nous employons ici cette expression en écho à celle de « montée en humanité » utilisée par Achille Mbembe dans divers écrits.

<sup>36</sup> NIANE (Djibril Tamsir), « Introduction. La tradition orale, source de connaissance des relations entre Europe-Afrique [sic] à partir de la Côte », in : ID., dir., *Tradition orale et archives de la traite négrière*. Paris : UNESCO, 2001, 151 p. ; p. 7-14 ; p. 11.

<sup>37</sup> Voir la fortune du concept de Françafrique : VERSCHAVE (François-Xavier), *La Françafrique : le plus long scandale de la République*. Paris : Stock, 1998, 379 p.

– des figures de la monstrosité. Ainsi la croyance selon laquelle il n'existerait pas de tueurs en série noirs est-elle largement répandue<sup>38</sup>.

En tentant de soustraire l'Africain à une humanité fautive, le discours de réhabilitation prend, en réalité, le risque de le situer hors d'une humanité qui n'existe pas sans sa part d'ombre. Khadi Hane et Koffi Kwahulé ne s'y trompent pas lorsqu'ils mobilisent la figure du tueur en série. Les personnages de Joseph et d'Ézéchiél sont ainsi construits de manière à appeler l'empathie du lecteur, puisque leurs gestes sont, en dernière analyse, motivés par l'amour. C'est en effet l'amour qu'il éprouve pour sa mère, puis pour Melsa, qui nourrit les hallucinations d'Ézéchiél, tandis que Joseph est essentiellement mû par l'amour filial : de fait, la mort de son frère Patrick bouleverse leur mère, au point qu'elle oublie qu'il lui reste un autre fils ; Joseph pense donc qu'en tuant Wong, il consolera sa mère et gagnera de nouveau son affection<sup>39</sup>. Les auteurs ne dédouanent pas pour autant leurs personnages. Dans les deux romans, l'interdiction de tuer est clairement signifiée. La mère de Joseph lui défend expressément de venger son frère (empl. 673). De même, lorsqu'Ézéchiél parle de débarrasser le quartier de Demontfaucou, Maximilien l'avertit : « Mais Ézéchiél, on ne tue pas... Mais non... On ne tue pas comme ça... Non, non et non ! » (p. 64). À l'inverse, Demontfaucou peut difficilement compter sur l'empathie du lecteur. Mais il ne s'agit pas pour autant de nier son humanité :

Pour la première fois, depuis que je connais cet homme, je découvre en lui quelque chose d'autre, englué, tel un oiseau mazouté ; dans ses vomis verbaux, j'entrevois quelque chose d'humain, de désespérément humain qu'on aimerait accueillir à sa table pour rompre le pain. Quelque chose, peut-être, que mère a entraperçu (p. 64).

En dressant les portraits des tueurs en série avérés ou potentiels que sont Ézéchiél, Joseph et Demontfaucou, Khadi Hane et Koffi Kwahulé refusent donc de donner à voir des monstres qu'il serait loisible de mettre au ban de la société. Les personnages apparaissent avec leurs parts d'ombre et de lumière, c'est-à-dire dans leur humanité pleine et entière. Ce faisant, ces romans contribuent à pallier, dans le cadre des relations entre l'Afrique, la Chine et l'Occident, les manques du discours de la réhabilitation qui, en faisant du Noir un être de lumière uniquement, tend à le situer en dehors de l'humanité. En ce sens, Khadi Hane et Koffi Kwahulé prolon-

---

<sup>38</sup> BRANSON (Allan), « The Anonymity of African American Serial Killers », communication aux *Doctoral Inaugural Lectures*, University of Leicester, 17 juillet 2014 ; en ligne : <https://www2.le.ac.uk/offices/red/researcher-development/DIL-archive/css/Anonymity%20of%20African%20American%20Serial%20Killers> (c. le 19-04-2018) ; TIBBATS (Emily), « La "distribution géographique" des tueurs en série », *Tueursensérie.org* : <http://www.tueursenserie.org/la-distribution-geographique-des-tueurs-en-serie> (mis en ligne le 05-09-2004 ; c. le 19-04-2018).

<sup>39</sup> On notera ici que Joseph ne tue pas Wong parce qu'il est chinois, mais parce qu'il lui a enlevé son frère et sa mère. Il aurait fait de même si Wong avait été sénégalais. Cette donnée disqualifie donc le thème du péril jaune.

gent les positions d'auteurs comme Patrice Nganang qui écrivait à propos du génocide du Rwanda :

Le génocide rend pleinement humain l'Africain, voilà le tragique paradoxe. C'est que, rupture paradigmatique avec deux cent [sic] ans de pensées africaine, africaniste et africanisante qui longtemps ont entendu « l'Africain » comme quelqu'un de particulier, d'extraordinaire, il est l'entrée fracassante de celui-ci dans l'humanité simple, c'est-à-dire fautive <sup>40</sup>.

Joseph, Ézéchiél, Demontfaucon – éventuellement Wong – rappellent que, quelles que soient ses origines, l'être humain est capable du meilleur comme du pire. La route qui mène à l'humanité n'est pas seulement ascendante – vers la lumière –, elle *descend* aussi vers l'ombre. On a eu trop tendance à l'oublier lorsqu'il s'agit de l'Afrique et surtout de ses liens avec l'Occident. En introduisant un troisième pôle – chinois – dans le débat et en déséquilibrant l'équation binaire de la victime et du bourreau, les romans de Khadi Hane et de Koffi Kwahulé sortent l'Afrique de la parenthèse coloniale pour la situer dans le temps présent, avec ses nouveaux acteurs, ses nouveaux défis et, sans doute, ses nouvelles névroses.

Abdoulaye IMOROU <sup>41</sup>

---

<sup>40</sup> NGANANG (Patrice), *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine : pour une écriture préemptive*. Paris : Homnisphères, 2007, 311 p. ; p. 30.

<sup>41</sup> Université du Ghana.